

# L'occupation de Compiègne en 1914

Vincent REIG

La Guerre 14-18 ne fut pas seulement la guerre des tranchées et le souvenir, jusqu'ici encore très présent, a presque exclusivement identifié cette guerre aux seuls combattants en oubliant le plus souvent les populations civiles. Cet oubli n'est pas celui des contemporains de cet événement. À Compiègne, ces moments qui se déroulent en à peine plus d'un mois, de la mobilisation à la fin de l'occupation allemande au cours de l'été 1914, occupent une place particulière comme le montre l'importance des témoignages.

Sur le plan historiographique, l'intérêt se focalise à nouveau sur ces premières semaines du conflit et elles sont revisitées. C'est donc dans cette dynamique de redécouverte que nous avons entrepris une étude sur Compiègne durant les premiers mois de guerre. Les sources sont nombreuses et nous pouvons les confronter aux récits d'époque et d'après-guerre rédigés par des Compiégnois avides de témoigner. Comment l'invasion et l'occupation ont-elles été perçues et vécues ?

## Portrait d'une ville envahie

Le récit d'après-guerre du baron de Maricourt dépeint la situation dramatique de foules traversant le département de

l'Oise pour fuir l'avancée allemande : « Sur la route de Dunkerque à Paris par Amiens, l'exode des populations du Nord s'accéléra dès le 28 août par Saint-Just et Clermont. Le récit des atrocités allemandes, commises en Belgique, semait une terreur si grande que le 30 août les routes de l'Oise offraient un spectacle à la Callot, celui d'un lamentable cortège de misère... Il y avait dans ces caravanes quelque chose de hâve, de terreux, il y avait au fond des yeux une angoisse spéciale qu'aucun peintre ne saura jamais rendre, qu'aucun écrivain ne saura jamais décrire avec un assez terrible relief »<sup>1</sup>.

Lorsqu'en fin de journée le 31 août, les premiers cavaliers allemands de la 1<sup>ère</sup> armée de von Kluck investirent les communes limitrophes de Compiègne, telles Margny et Venette, la cité impériale faisait pâle figure. Alors que Jean-Robert Lefèvre évoque à travers son récit une ville « isolée du reste du monde »<sup>2</sup>, les témoins de l'événement dépeignent avec stupeur et indignation une ville vidée de ses habitants et des plus hautes autorités de l'État ou du département. J. Mermet<sup>3</sup> écrit ainsi que « Compiègne n'est plus qu'un désert ». Il dénonce la fuite du député-maire Butin ayant littéralement « abandonné ses administrés » de Margny. Le conservateur du Palais, Gabriel Mourey, note à son tour « l'on dirait

une ville morte. Les derniers trains ont emporté tous ceux qui avaient la possibilité et les moyens de fuir. Tous les beaux messieurs et belles dames se sont défilés »<sup>4</sup>.

Il restait en effet selon les témoignages entre 3.500 et 5.000 habitants, soit seulement près d'un quart de la population du temps de paix. Les services publics avaient cessé de fonctionner à cause du départ des fonctionnaires, magistrats et gendarmes dès le samedi 29 août. Le sous-préfet était également parti vers Senlis le lundi matin.

En ce 31 août, une partie seulement des conseillers municipaux était restée et représentait toute l'autorité. Pour assurer une continuité du pouvoir, une réunion extraordinaire se tint en urgence à l'Hôtel de Ville : une commission municipale remplaçant le conseil allait désormais siéger en permanence. L'ordre étant une priorité, elle nomma un nouveau commissaire, M. Lefèvre, un opticien, devant être secondé par des gardes civiques.

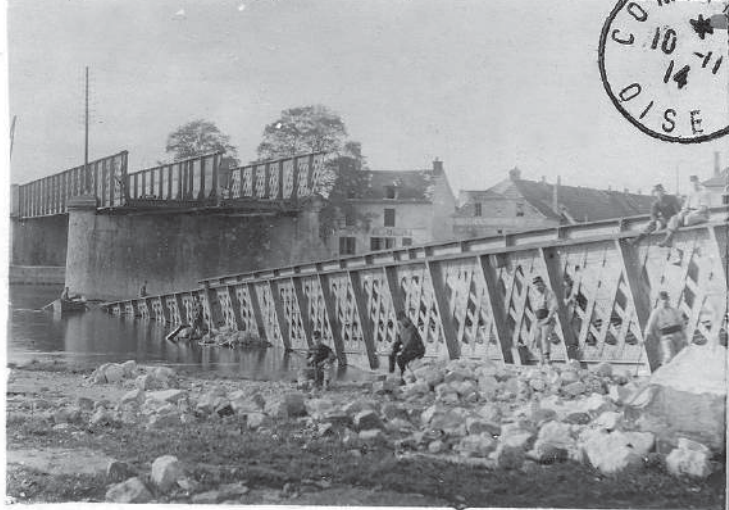
Des cavaliers ennemis entrèrent en fin de journée dans Compiègne par petits détachements de reconnaissance, à la fois par la route de Soissons, en passant par le pont de Choisy qui n'avait pas été détruit, et par la « montagne » de Margny, face au vieux pont détruit par les Anglais. Deux

officiers de hussards traversèrent l'Oise en barque pour rejoindre l'Hôtel de Ville. Jacques Mermet décrit la confusion lorsque ces soldats, pris pour des alliés russes remontrèrent la rue Solferino sous les vivats. Ils furent reçus par les deux adjoints qui déclarèrent Compiègne ville ouverte pour la protéger. Les deux officiers menacèrent quant à eux de bombarder depuis les hauteurs de Margny s'il y avait des actes de résistance.

Comme en 1814 avec les Prussiens, la rencontre de la population avec les troupes allemandes fut un véritable choc culturel. La description d'un officier par le conservateur Mourey rend compte de cet état d'esprit : « *Il est coiffé d'un haut bonnet de fourrure, porte une barbe mi-longue, très frisée, d'un blond chaud, et sourit en montrant des dents immaculées. Il ressemble à un Mongol d'opéra comique, à un barbare de drame odéonien, avec musique de scène de M. Xavier Leroux... Jamais je n'oublierai le sourire de ces dents de fauve ni la couleur sanglante de cette main dont j'ai dû subir l'étreinte* »<sup>5</sup>.

J. Mermet, avec cependant plus de nuance, montre aussi cette sauvagerie germanique : « *Ce sont des ennemis, des barbares, et cependant on se sent pris de pitié* ». L'état d'épuisement des forces allemandes était tel qu'on les comparait à des « bêtes affamées ». Ceci était amplifié par les rumeurs qui se diffusaient, légendes répandues le plus souvent par des réfugiés terrorisés et diabolisant les Allemands, comme ces histoires d'enfants belges aux mains coupées. Dans ses notes du 5 septembre 1914, J. Mermet relate ces bruits invérifiables dans l'immédiat. On racontait par exemple qu'à Monchy-Humières les Allemands avaient assassiné un enfant de 13 ans

Guerre de 1914. Pont de Compiègne sur la ligne de Soissons détruit par les Français



qui les avait insultés, les comparant à des bovins. À partir des rapports et procès-verbaux, l'événement s'avéra finalement proche de la réalité puisque le 31 août trois dragons firent feu sur le jeune Gaston Dupuis qui fut tué, tandis que deux autres individus dont une fillette de quatre ans furent légèrement blessés.

À partir de la soirée du 31 août la ville vit d'abord passer les nombreuses troupes du 4<sup>e</sup> Corps d'armée suivant la trace des Anglais vers Crépy-en-Valois ou se dirigeant sur Paris. Pour traverser l'Oise, les pontonniers allemands lancèrent, à hauteur de la rue Hippolyte Bottier, un pont provisoire formé de péniches amarrées les unes aux autres et couvertes d'un plancher. Mermet décrit « *un interminable défilé de soldats de toutes armes, qui défilent en bon ordre* » tout en ajoutant « *Les fantasmes, lorsqu'ils débouchent de la rue Solferino, entonnent, sur l'ordre de leurs chefs, le Wacht am Rhein ou le Heil dir im Siegerkranz* »<sup>6</sup>. Le récit de Warusfel est bien plus nuancé évoquant ces soldats fatigués ne chantant que du « bout des lèvres » et « sans même relever la tête ». Il note que les forces allemandes venant de la rive droite de l'Oise et tra-

versant la rivière suivaient la rue Solferino, la rue Saint-Corneille puis la rue de Paris, tandis que celles qui arrivaient par la route de Choisy passaient par la rue d'Ulm, la place du Palais, la rue Mounier et la rue de Pierrefonds<sup>7</sup>. Il ajoute que ces passages avaient lieu de préférence de nuit avec pour consigne d'éviter tout désordre bruyant.

Les principales places de Compiègne perdirent leurs fonctions premières : celle de l'Hôtel de Ville ressemblait selon le rédacteur du Progrès à « *une cour de ferme mal tenue, avec des amas de fumiers de toutes sortes* ». Une prise d'eau y avait été également mise en service pour abreuver les soldats accompagnés de leurs troupeaux. La place du Château fut convertie en bivouac que Gabriel Mourey décrit ainsi : « *La place du Palais ressemble à un campement de tribu asiatique. Sous les tilleuls, des hommes dorment pressés les uns contre les autres, enveloppés dans leurs manteaux... ils sont couleur de terre : on dirait un champ remué par une charrue gigantesque* ». Enfin Compiègne vit son territoire coupé en deux puisque la rive droite fut isolée du reste de la ville depuis la destruction du vieux pont, n'ayant ni eau ni gaz.



## Sous la botte allemande

Durant cette phase de guerre de mouvement et tandis que les combats s'éloignaient du département, l'Oise conserva sa fonction de lieu de transit. À mesure de l'avancée de la I<sup>ère</sup> armée, von Kluck quitta Noyon pour installer son quartier général dans la cité impériale du 2 au 3 septembre. La veille, des officiers supérieurs avaient déjà pris possession du Palais sous l'œil du conservateur Mourey. C'est à cette occasion que ce dernier obtint du général von der Marwitz l'engagement écrit de protéger ce lieu de toute forme de dégradation<sup>8</sup>. Comme avec les Anglais quelques jours auparavant, l'installation des forces allemandes se traduisit par la pose de la télégraphie dans la cour et la réquisition des salles. Les grands appartements furent uniquement attribués à l'état-major, tandis que von Kluck logeait dans la villa de M. de la Tullaye, rue d'Alger (actuellement rue Fournier-Sarlovèze), quasi face au château. Ce fut de Compiègne que von Kluck reçut le message télégraphié de Moltke ordonnant à sa I<sup>ère</sup> armée de suivre la II<sup>e</sup> armée « en échelon » vers le sud-est afin de couper la route de Paris aux troupes françaises en poursuivant la 5<sup>e</sup> armée du général Lanzerac et de traverser la Marne pour lancer la bataille décisive<sup>9</sup>.

En dépit de l'ordre du général commandant la place d'arme de Beauvais d'évacuer le département, le préfet de l'Oise était resté à son poste<sup>10</sup>. Toutefois son autorité n'était plus que symbolique car les arrondissements de Clermont, Compiègne et Senlis étaient entièrement occupés tandis que celui de Beauvais était parcouru par de nombreux uhlans et patrouilles envoyés en éclaireurs. L'ensemble des communications entre le chef-lieu du

département et le reste du territoire était rompu. Certaines villes, à l'instar de Noyon, Clermont et Compiègne étaient alors placées sous l'autorité militaire d'un commandant et élevées au rang de « ville d'étape », avec les salles des séances du conseil municipal devenues sièges de *Kommandanturen*.

Néanmoins, si l'occupant affirmait son autorité, il laissait également en place les autorités et notables locaux sous leur contrôle. Cette continuité permettait surtout au pouvoir allemand d'assurer à ses troupes subsistance et approvisionnements nécessaires. Un appel des membres de la municipalité aux habitants de la ville fut proclamé dès le début de l'occupation :

*« Pendant trois jours à compter d'aujourd'hui, les cafés, débits de boissons et restaurants devront être fermés à partir de huit heures du soir. Exception, est faite pour les Hôtels de la Cloche, du Palace et du Rond Royal, dont l'accès est réservé aux officiers allemands. Les habitants sont prévenus que l'autorité militaire allemande interdit formellement la destruction de tout approvisionnement de vivres, de fourrages susceptible d'être consommé par les hommes ou par les chevaux. Toute infraction à cette intervention amènera l'autorité allemande, à frapper la ville d'une amende de 500.000 francs. Dès maintenant, tout le pain fabriqué à Compiègne dans les boulangeries sera exclusivement réservé aux troupes allemandes. Personne ne pourra en acheter, tant que l'approvisionnement des soldats allemands ne sera pas assuré.*

*Si un soldat allemand est attaqué, blessé ou tué par un habitant, la ville sera incendiée.*

*Pour le Maire absent :*

*L'adjoint, H. DE SEROUX ».*



Baron Henri de Seroux (1844-1922)  
1<sup>er</sup> adjoint au maire

Il eut la dure tâche de faire face aux exigences de l'occupant et de préserver la ville et ses habitants.

Le 4 septembre, le commandant d'étape Sabath, successeur du capitaine Schroeder nommé à titre provisoire trois jours plus tôt, précisa les conditions de l'occupation et les menaces de représailles au cas où un acte malveillant se produirait. Le *Hauptman* Sabath, qui selon les rumeurs était un gros marchand de salaisons de Hambourg ou Francfort, ne parlait pas français et occupait le château ainsi que l'hôtel de la Cloche jouxtant les bâtiments municipaux<sup>11</sup>. Quant aux autres officiers supérieurs, ils logeaient à l'hôtel du Rond-Royal. Enfin, à l'exception du détachement du 52<sup>e</sup> d'infanterie qui logeait dans le corps de garde, le Palais n'était occupé que par le service du télégraphe.

## Les réquisitions

Les Compiégnois durent rapidement vivre au rythme des ordres allemands. Les conditions de vie devinrent difficiles : il fallait par exemple un laissez-passer pour le moindre déplacement. D'autre part, la communication devait rester interrompue entre les deux

# PUBLICATION

Moi, le Commandant d'Étape,

je me charge à partir de ce jour de l'Administration de l'Étape **COMPIÈGNE**, comprenant les localités suivantes :

## COMPIÈGNE & ENVIRONS

En cette qualité je confirme les autorités locales à la condition qu'elles exécutent strictement mes ordres, et je garantie à la population ma protection en tant qu'elle reste paisible.

Toute action préjudiciant les personnes de l'armée allemande, les installations de communication publique, les chemins de fer, le télégraphe et le téléphone, sera punie très sévèrement n'importe que pareille action sera exécutée par des personnes de sexe mâle ou féminin.

A pareille punition s'exposera la commune sur le territoire de laquelle ces crimes se passent. Les communes seront responsables des malfaiteurs et auront à supporter les punitions les plus sévères.

Toute personne criminelle, mâle ou féminine, attrappée en flagrant, sera immédiatement fusillée.

Toute localité, où des personnes, de l'armée allemande seront traitreusement blessées, empoisonnées, ou tuées, sera immédiatement incendiée.

Toute tentative sera atteinte par les mêmes punitions.

Pour ménager les intérêts de la population paisible je fixerai conjointement avec les autorités locales les livraisons à faire. La population est tenue de suivre exactement les ordres des autorités locales.

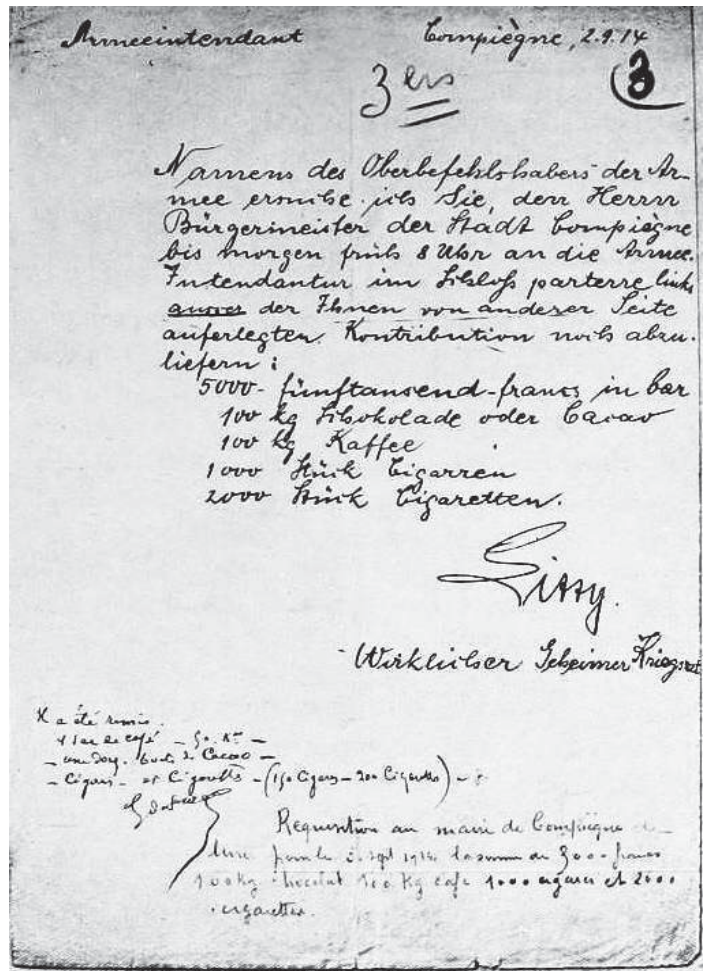
Compiègne, le 4 Septembre 1914.

**SABATH**

rives de l'Oise, à l'exception d'un temps de traversée autorisé entre 7 heures et 10 heures le matin. Mais c'était surtout la crise alimentaire qui préoccupait. Les Allemands étaient prioritaires et le pain leur était réservé. Au mieux les habitants touchaient une ration de deux livres de pain vendu par une boulangerie de Venette. De même, et au prix d'une longue attente, on pouvait acheter un peu de viande de porc à l'abattoir. Les habitants étaient aussi soumis à des contributions de guerre sous de multiples formes et à des premières réquisitions. Dès la nuit du 31 août 1914, 3.000 litres d'essence furent requis sur un stock entreposé à l'abattoir pour les besoins de l'arroseuse municipale. Le 1<sup>er</sup> septembre à l'hôtel de Ville,

les autorités allemandes imposèrent une livraison de 15 t. de viande fraîche, 1t. de viande fumée, 8.000 pains de 1,5 kg, 1,5 t. d'avoine, 6 t. de légumes verts, 40 quintaux de sel, 1t. de café brûlé et 400 quintaux de farine.

Elles réclamaient en outre une contribution de 5.000 F. accompagnés de paquets de cigares, de tabac et de chocolat. Enfin, sous peine d'une amende de 500.000 F. or et sous astreinte forfaitaire de 100.000 F. or par jour de retard, la commune devait verser sous huitaine 12.000 chemises, 8.000 paires de chaussures, 6.000 mouchoirs, 10.000 paires de chaussettes, 8.000 caleçons et 500 paires de bretelles. À ces effets s'ajoutaient 30.000 fers à cheval et 5.000 litres de vin.



Un ordre de réquisition qui exige de l'argent, du chocolat, du café, des cigares...

L'ampleur de ces réquisitions ne permit pas à la municipalité de faire face à toutes ces demandes. Le rituel est néanmoins très symbolique pour l'autorité allemande puisque le 3 septembre l'adjoint au maire, Henri de Seroux, fut chargé de verser ces indemnités dans la salle des Colonnes du Palais où l'attendait l'Intendant général de la 1<sup>ère</sup> Armée.

### Le pillage

Le pillage constituait également une autre forme de domination sur des Français tenus responsables de la guerre. Dès le premier jour de l'invasion, alors que la plupart des magasins étaient fermés, les devantures furent enfoncées par des soldats. Le pillage fut néan-



moins essentiellement ciblé sur des produits alimentaires, des vêtements de rechange ou encore des bicyclettes.

Un document des archives municipales de Compiègne expose avec détails les principaux faits de pillage et de vol durant cette période d'occupation<sup>12</sup>. Ainsi, place de l'Hôtel de Ville, une importante épicerie tenue par un propriétaire absent fut vidée de ses conserves, légumes secs et autres denrées pendant près de trois jours à l'aide de véhicules motorisés. Place Saint-Jacques, le pillage du magasin de chaussures Duachet est estimé à un préjudice de 12 à 15.000 F. Afin d'éviter ces pertes, certains habitants cachèrent même leurs effets, chaussures ou lingerie, à la Tour Saint-Jacques. Les vols de produits de luxe constituent une autre forme de ce pillage. L'Hôtel de Flandres fut dévasté à plusieurs reprises et toutes ses chambres furent vidées, en particulier de l'argenterie et des objets mobiliers. De même, la maison du comte Léopold d'Orsetti située place du Château fut complètement mise à sac : tous les objets de valeurs furent inventoriés par des officiers puis apportés dans la cour du Palais pour y être chargés dans des voitures sur lesquelles on arborait par prudence des drapeaux de la Croix-Rouge.

Parfois ces vols étaient maquillés grâce de faux bons d'échanges, rédigés en allemand et d'aucune valeur, que les troupes donnaient aux commerçants en échange de fournitures. L'autorité militaire allemande n'approuvait pas de telles pratiques et dans l'intérêt des relations entre occupants et occupés souhaitait plutôt une situation pacifiée. Jacques Mermet décrit l'intervention d'officiers et sous-officiers qui tentaient de mettre

fin, en vain, à de tels pillages. Le dimanche 6 septembre, des pillards furent arrêtés et conduits à l'Hôtel de Ville où « une sorte de conseil de guerre » se réunit<sup>13</sup>. Des rumeurs se répandent que des soldats auraient été fusillés à la grille du parc pour cette cause. La réalité semble-t-il relève plutôt de la réprimande verbale. En tout état de cause le désir de justice et de réparation s'imposait pour toutes les parties. En avril 1915, en pleine guerre, des objets liés à un pillage de la bijouterie Rampazzo, rue Solférino furent consignés à Berlin et une information fut ouverte à l'encontre des hussards du 1<sup>er</sup> escadron Schöning et Hartmann<sup>14</sup>. Cette situation révèle au final combien le conflit entretient un rapport intime avec le droit, alors que paradoxalement le droit international de la guerre a été ouvertement violé dès 1914<sup>15</sup>.

### Représailles et vexations

Par mesure de représailles suite à un attentat commis sur un soldat allemand par un civil, Henri de Seroux faisant fonction de maire, Messieurs Barbier et Sarrazin (adjoint de Margny) sont pris en otage dès le mardi 1<sup>er</sup> septembre et menacés d'être fusillés à la moindre atteinte à l'armée allemande. Ils furent finalement très vite libérés grâce à l'intervention de la princesse de Crouy et de sa sœur Mme de Barante, aristocrates compiégnaises liées à la maison royale de Bavière. Bien qu'il n'y eût ni représailles ou exécutions capitales, des exactions se produisirent tout de même, tout particulièrement à l'encontre des femmes. Le 27 septembre 1914 devant le commissaire spécial de Beauvais, Mme Vivet âgée de 38 ans témoigna du viol subi en date du 4 septembre.

Concierge dans un immeuble situé rue Saint-Lazare, celle-ci logeait un soldat allemand. Au moment du coucher, le militaire menaça avec son fusil son mari et lui demanda de se retirer. Il abusa alors de sa femme à « trois reprises différentes » durant la nuit<sup>16</sup>.

Une dernière forme d'expression de cette domination allemande se manifesta avec le travail forcé des deux sexes. Cette mise au travail, sur place, de tous civils réquisitionnés bouleversa avant tout les normes sociales. Dans l'après-midi du 3 septembre l'ensemble des habitants valides durent se réunir sur la place du Château pour nettoyer la ville. Cette place n'était plus qu'« un océan d'ordures au-dessus duquel surnagent des bidons d'essence et des pneus en loques, des matelas et des bicyclettes, des lampes à pétrole et de vieux tapis, des casseroles et des couvertures, et, dans des tas et des tas de crottin, mille bouteilles de vin, de champagne et de liqueurs cassées et mille boîtes de conserves de toute sorte » selon le conservateur du Palais. Ainsi vit-on hommes, femmes et enfants de toutes conditions sociales prendre pelles, balais et brouettes pour débarrasser les rues de toutes ces ordures laissées lors des passages et stationnements des troupes ennemies.

Une résistance contre l'occupation allemande naquit et prit des formes diverses. Elle relèvait le plus souvent de l'ordre du symbole et d'actes individuels. J. Mermet souligne par exemple l'attitude de M. de Moussac, ancien cuirassier de Reichshoffen qui arborait fièrement sa médaille militaire de la guerre de 1870 en guise de protestation. Dans le même temps, le secrétaire de mairie fit disparaître à l'arrivée des Allemands les listes des hommes mobilisables dont un grand nombre était resté

en ville. Enfin, des habitants isolés aidèrent des soldats français ou anglais cachés à Compiègne au moment de l'occupation. Ainsi le fleuriste et le jardinier du Palais permirent à un Anglais de prendre la fuite en escaladant la palissade du Grand Parc. À l'inverse G. Mourey fut consterné par l'attitude de jeunes gens et de leur proximité avec les troupes allemandes. Une forme de collaboration prit forme à travers la prostitution d'adolescentes et des orgies se tinrent notamment dans la villa pillée des Orsetti. De même il ajoute que « *Nos jeunes Français indiqueront à ces braves Allemands les bons coups à faire dans la ville, en échange de quoi ils recevront leur part de butin, et leurs délicieuses compagnes échangeront les hardes qu'elles portent contre les belles robes de chez le grand faiseur dont les dames des Avenues ont laissé, en partant, leurs armoires pleines* ».

### Le repli allemand

À Compiègne, l'occupant faisait preuve de nervosité. Le 7 septembre au soir, le commandant de la place quitta l'hôtel de ville et le Château pour s'installer plus à l'abri et préparer un rapide départ de l'autre côté de la rive de l'Oise à l'hôtel de la Passerelle. Louis Le Barbier témoigne de cet événement marquant aux yeux des Compiégnois, synonyme aussi de délivrance : « *Il y eut une grande agitation parmi les Allemands, ils semblaient très inquiets. Le canon paraissait plus rapproché* »<sup>17</sup>. La précipitation semblait la règle et il y eut des dégâts. Le conservateur Mourey peint ainsi un état des lieux d'une partie du palais : « *Dans les bureaux du télégraphe, des fils arrachés pendent aux murs, se tordent au sol parmi des tas de papiers déchirés. Nous pénétrons dans les appartements. Ici d'ad-*

*mirables fauteuils Louis XVI en bois doré et damas cerise et perle voisinent avec des tables de bois blanc sur lesquelles traînent des verres sales, des croûtes de pain et des boîtes de sardines* ».

Le général von Kluck ordonna finalement dans l'après-midi du 8 septembre le repli de son armée dans la direction générale de Soissons. Toutefois les ordres donnés pour la journée suivante continuaient à être appliqués afin de mener une ultime offensive permettant d'envelopper les soldats français à hauteur de Crépy-en-Valois et Nanteuil. Le bruit du canon marqua les mémoires des Compiégnois tout comme le retour de troupes allemandes et de renforts en ville. Ils rétablirent les services télégraphiques et téléphoniques au Château. Au même moment Compiègne devint pour quelques jours l'arrière front immédiat et accueillit de nombreux blessés allemands mais également français ou anglais dans les hôpitaux de la ville. Les événements s'accéléchèrent à compter du jeudi 10 septembre 1914. La cité impériale vit refluer les armées allemandes vers le nord. J. Mermet note à ce sujet : « *Ils [les*

*Allemands] semblent sortir de terre ; pousser sur chaque pavé, la ville en est pleine* ». La retraite allemande était définitive et rendait fébriles les soldats. Une partie de l'infanterie ennemie logea à la caserne Jeanne d'Arc. D'autres étaient chez l'habitant mais refusaient d'occuper les étages par crainte des bombardements. En effet, si les troupes françaises ne se lancèrent pas totalement à la poursuite des Allemands se repliant derrière l'Aisne, entre Compiègne et Soissons, cavalerie et artillerie tirèrent à de nombreuses reprises contre l'ennemi.

Les Allemands se préparèrent à mettre la cité impériale en état de siège et la ville se transforma en camp retranché. Le Château lui-même fut mis en état de défense avec des soldats se positionnant aux fenêtres afin d'obtenir les meilleurs angles de tirs tandis que des barricades étaient érigées aux entrées de la ville. Des canons furent dissimulés dans la zone proche du champ de manœuvre et les Allemands creusèrent des tranchées dans le faubourg Saint-Germain, vers la rue de Paris. Le réservoir d'eau qui domine



Une chambre de la propriété d'Orsetti après le départ des Allemands (cliché Hutin)



la plaine de Royallieu servit de poste d'observation. Samedi 12 septembre de nouvelles lignes de défense furent établies. Le boulevard Gambetta devint selon J. Mermet un véritable « rempart » tandis que des maisons environnantes et l'école Saint-Germain étaient transformées en « blockhaus ».

Le commandement français décida d'abord de bombarder, ce qui entraîna les premières destructions urbaines. Lieu de cantonnement d'une partie des troupes allemandes, l'immeuble du cercle catholique situé au n° 85, rue de Paris fut détruit. On compta alors une cinquantaine de blessés et deux morts du côté allemand. Il n'est au contraire nullement évoqué dans les témoignages et récits de victimes compiégnaises. Le clocher de l'église Saint-Jacques comme le beffroi de l'Hôtel de Ville se transformèrent à leur tour en poste d'observation pour des officiers allemands qui décidèrent finalement de quitter Compiègne sans livrer de véritables combats. Pour échapper à un mouvement d'encerclement, le commandant Sabath ordonna ainsi l'évacuation définitive, à commencer par le transport des blessés des hôpitaux de la ville.

À l'instar des Français et des Anglais quelques jours plus tôt, les forces allemandes tentèrent de freiner la progression et l'offensive de l'adversaire. L'ensemble des moyens de communication fut alors détruit. Les appareils télégraphiques et téléphoniques de l'hôtel des Postes furent mis hors service. Dans la nuit du 12 septembre, les derniers soldats allemands firent sauter le pont de péniches. Compiègne était ainsi libérée de cette occupation. Le lendemain, vers huit heures et demie du matin, les premières troupes françaises entrèrent sans combat dans la ville impériale. Ces

hommes appartenaient au 16<sup>e</sup> régiment de dragons de Reims accompagnés d'un chasseur cycliste du 18<sup>e</sup> bataillon. Le 13 septembre, constitue un véritable tournant de la guerre pour Compiègne, et plus largement, le conflit mondial. On assiste à une phase de transition entre la guerre de mouvement et la guerre de position à venir. Le front se stabilise puis se fixe, en cette fin d'été 1914, derrière une ligne joignant la Somme et l'Aisne tout en laissant Noyon et ses environs sous la botte de l'occupant.

**Ce temps de l'invasion puis de l'occupation allemande à Compiègne n'aura duré qu'à peine 13 jours, néanmoins il a fortement frappé les esprits et des témoignages, de la note personnelle aux eaux fortes de Robida, montrent combien l'évènement est devenu très tôt un enjeu de mémoire. La Grande Guerre représente un moment charnière dans l'évolution des violences à l'égard des civils. La société s'émeut des exactions et atrocités de la guerre et les juge de plus en plus intolérables au regard de l'idéal de civilisation. Elle prépare ainsi progressivement les mentalités à exiger réparations et sanctions au nom du droit.**

### Notes

1 A. de MARICOURT (baron), *L'Oise dévastée*, Paris, 1920. Référence à Jacques Callot, dessinateur et graveur du début du XVII<sup>e</sup> siècle, dont l'œuvre la plus connue est une série de dix-huit eaux fortes intitulée « Les Grandes Misères de la guerre », évoquant les ravages de la Guerre de Trente Ans.

2 LEFEVRE Jean-Robert, *Compiègne pendant la guerre (1914-1918)*, Compiègne, 1926.

3 MERMET Jacques, « Il y a 5 ans les Allemands à Compiègne. Notes et sou-

venirs », articles parus dans *Le Progrès de l'Oise*, Compiègne, août-septembre 1919.

4 MOUREY Gabriel, *La guerre devant le Palais. Compiègne 1914*, Librairie Paul Ollendorff, Paris, 1915.

5 MOUREY Gabriel, *op. cit.*

6 *Die Wacht am Rhein* (La Garde au Rhin) est un chant ayant eu un statut non officiel d'hymne national. *Heil dir im Siegerkranz* (Salut à toi dans la couronne de victoire) était également, de 1871 à 1918, l'hymne non officiel de l'Empire allemand.

7 WARUSFEL Alphonse, « Les Allemands à Compiègne », *La Gazette de l'Oise*, 15 janvier 1915 et suivants.

8 CAUDE Elisabeth, *Le château de Compiègne dans la tourmente de la Grande Guerre (1914-1919)*, RMN Paris, 2002.

9 KEEGAN John, *La Première Guerre mondiale*, Éditions Perrin, Paris, 2003.

10 A.D.O. Rp 1920 (Lettre du préfet de l'Oise au ministre de l'Intérieur en date du 08 septembre 1914).

11 LEFEVRE Jean-Robert, *op. cit.*

12 A.C Compiègne 4H 96

13 *Idem.*

14 A.D.O. Rp 1920 (Rapport du commissaire de police de Compiègne, juillet 1915).

15 Voir ce sujet l'article de DEPERCHIN Annie, « Droit de la guerre », *La Première Guerre mondiale*, volume 1 Combats (sous la dir. de Jay Winter), Collection Fayard, 2013.

16 « *Rapports et procès-verbaux d'enquête de la commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens* », Imprimerie nationale, Paris, 1915.

17 LE BARBIER Louis, *Les Allemands à Compiègne, septembre 1914*, Paris, E. Larose, 1915.



HÉROÏSME



AU SERVICE



DE LA

FRANCE

1914

1919

MÉRITE

DEVOUEMENT



LES  
DÉCORÉES  
DE LA  
GRANDE GUERRE

DOCUMENTS RÉUNIS PAR M<sup>me</sup> LEA BÉRARD  
PROF. AU LYCÉE DE JEUNES FILLES À MONTPELLIER